

**Christian LEVÊQUE**  
***L'écologie est-elle encore scientifique ?***  
**Editions Quae, Versailles, 2013**

L'écologie est, non seulement autour de nous, mais encore en nous (l'écologie de nos idées, de nos croyances) et dans toutes les conversations. Ce petit livre est donc bienvenu pour réfléchir aux écologies, puisque le mot mériterait le pluriel, tant le champ des connaissances, en pleine évolution, est précédé par encore plus de préjugés.

Il y a l'écologie conservatrice, celle qui pense que la nature se porterait mieux sans les hommes (c'est celle qui s'appuie sur la mythologie d'un paradis perdu, salopé par l'homme) ; et puis il y a l'écologie politique qui n'arrive pas à se définir ni à choisir et hiérarchiser ses propositions ; et l'écono-écologie, celle de l'évaluation du coût des « services éco-systémiques » qui vend du droit à polluer et qui fait comme si planter des palmiers à huile était équivalent à restaurer de la forêt primaire ; et aussi les écologies des écosystèmes particuliers, maritimes, des zones humides, des bois, de la terre sous son aspect substrat vivant et cultivable ... Il y a donc une multitude de champs qui peuvent légitimement se réclamer d'une pensée écologique.

Alors qu'est-ce que l'écologie scientifique ?

C'est une écologie modeste, qui se confronte au terrain, en recherche, qui part de l'observation et se confronte à l'expérience, et non d'une idéologie *a priori*.

De ce livre intéressant, je retiendrai principalement, petite tête que je suis, deux idées :

- Il faudrait parler de « trajectoires » (écologiques) plutôt que d'« équilibres ». Ou alors, il ne faut jamais oublier que ces équilibres sont instables, dynamiques, en perpétuelle évolution, et qu'ils se situent sur un flèche du temps irréversible qui impose le changement et la co-évolution des systèmes.

- Le domaine de l'écologie nécessite un travail interdisciplinaire, c'est-à-dire la coopération de savoirs hétérogènes, la mise en commun de connaissances parcellaires qui doivent s'ouvrir à leur contextualisation, remise ainsi en questionnement par l'extérieur. Or, ce travail de mise en relation des disciplines isolées, réclamé depuis longtemps par quelqu'un comme Edgar MORIN, est de plus en plus difficile en même temps que nécessaire.

Si l'on souhaite que l'écologie de terrain ne soit pas étouffée par une écologie idéologique, il faut donner aux chercheurs ce qui se rétrécit de plus en plus : des budgets et du temps long pour leurs observations. Or l'organisation concurrentielle de la recherche aboutit exactement à l'inverse par une surspécialisation étroite, une course aux budgets à court terme, la quantification des publications au détriment de leur qualité, et la concurrence généralisée à la place de la coopération nécessaire.

De mon point de vue Christian LEVÊQUE reste cependant avec l'idée, classique mais difficilement soutenable, d'une approche « scientifique » qui se purifierait de toute idéologie, celle d'un chercheur qui se débarrasserait de sa subjectivité. C'est certainement un idéal à viser, mais inaccessible. Il me semblerait plus accessible, au contraire, d'attendre de tout chercheur qu'il nous informe à la fois de ses présuppositions personnelles qui lui ont fait choisir tel axe de recherche plutôt que tel autre, ainsi que des légitimes intérêts, matériels ou de carrière, qui ont pu participer à ses choix (les fameux « conflits d'intérêts »). Faudrait-il encore que le scientifique n'en soit pas blâmé alors, mais au contraire remercié car personne ne peut croire que sa subjectivité et ses intérêts ne se retrouvent pas quelque part dans ses résultats.